

L'INTRODUCTION ET L'EMBOLISME DE L'ORAISON DOMINICALE DANS LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE

LE texte commun aux diverses confessions chrétiennes de langue française, qui vient d'être approuvé par les autorités compétentes, prévoit une variante pour la finale de l'Oraison dominicale : « Les catholiques de rite latin ajoutent au Notre Père : *Amen*. Les protestants et les chrétiens d'Orient conservent les conclusions (doxologies) qui leur sont propres. » Cette note attire l'attention sur une diversité qui s'enracine dans un lointain passé et qui peut fournir occasion à quelques réflexions sur les développements donnés dans les traditions liturgiques d'Orient et d'Occident à la récitation solennelle de la prière du Seigneur au cours de la célébration eucharistique.

1. *L'Amen et les doxologies.*

C'est en effet avant tout dans ce cadre que le Pater a pris universellement place, dans les liturgies chrétiennes, et l'importance qui lui est alors donnée n'est sans doute pas sans avoir influencé la récitation privée ou moins solennelle. Rien ne permet cependant d'affirmer que la double tradition de conclure l'oraison dominicale par une brève doxologie ou par l'Amen ait pris origine dans ce contexte liturgique. La doxologie : « Car à toi appartiennent la puissance et la gloire pour les siècles des siècles », que nous retrouverons plus ou moins développée dans toutes les liturgies orientales, apparaît dans la *Didachè* (VIII, 2), c'est-à-dire au plus tard au début du 2^e siècle, dans un texte de la Prière du Seigneur qu'il est prescrit de réciter trois fois le jour. Tout le contexte, associant étroitement la prière et le jeûne, s'inspire de très près de Mt 6 et plus généralement des enseignements rabbiniques. Il est douteux que le texte de la *Didachè* représente une innovation qui

aurait contaminé dans d'assez nombreux manuscrits le texte matthéen original. Il y faut voir vraisemblablement une tradition des communautés chrétiennes de Palestine et de Syrie. Mais il est incontestable que son autorité se trouvera renforcée dans les milieux sur lesquels s'est étendue l'influence d'Antioche, du fait que le texte de la *Didachè* a été repris par le compilateur des *Constitutions apostoliques* (VII, 24). En ce sens au moins, on peut dire avec E. Lohmeyer¹ que la doxologie doit être considérée comme « un cadeau de l'Église de Syrie² ».

L'introduction d'un *Amen* de conclusion demeurera exceptionnelle dans la récitation proprement liturgique, et surtout au cours de la célébration eucharistique. Elle ne peut avoir, en effet, de raison d'être que comme réponse exprimant l'adhésion de l'assemblée à la prière énoncée par son président ou l'un de ses membres. Or le Pater est, de soi, la prière commune des disciples. Ainsi l'ont toujours considéré l'ensemble des liturgies orientales, qui ont mis sur les lèvres du président, s'il est revêtu du sacerdoce, l'antique doxologie. Celle-ci s'est d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne déjà la *Didachè*, si étroitement soudée au texte original qu'elle en vint très tôt à être considérée comme partie intégrante et, en l'absence d'un prêtre — ou même parfois s'il en est un présent —, elle est récitée par toute l'assemblée.

Il en est allé autrement en Occident. La première attestation formelle nous est donnée, pour l'Afrique, par saint Augustin : « On dit chaque jour à l'autel cette oraison dominicale et les fidèles l'entendent³. » Pour Rome, nous avons la déclaration de saint Grégoire le Grand, dans sa lettre à Jean de Syracuse : « Chez les Grecs cette oraison dominicale est dite par tout le peuple, mais chez nous, par le prêtre seul⁴. » En déplaçant la récitation du Pater avant la fraction, de manière à la rattacher étroitement au canon, ce pape prolongeait le mouvement d'une ancienne tradition latine, qui semble bien déjà insinuée chez Tertullien et saint Cyprien. Dans la perspective du prêtre présidant l'eucharistie *in persona Christi*, elle estimait convenable de placer l'assemblée dans la situation des fidèles écoutant le Seigneur formulant seul la prière qu'il lègue aux siens. Il était logique, et conforme à la plus ancienne tradition liturgique, reçue du judaïsme, que les fidèles manifestent leur assentiment de foi en répondant *Amen*. Ainsi semble avoir fait la liturgie hispanique, qui place cette acclamation après chacune des demandes. Mais l'*Amen* est absent des anciens formulaires romains. Il apparaît pour la première fois dans la recen-

1. E. LOHMEYER, *Der Vaterunser*, 1952, p. 163.

2. Cité dans *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, t. V, col. 788.

3. *Serm.* 58, 10, 12; P.L. 38, 399.

4. *Epist.* IX, 12; P.L. 77, 956-958.

sion d'Alcuin⁵ et demeurera toujours ignoré de la liturgie papale; c'est cette ancienne tradition romaine que rétablit universellement le nouveau *Ritus missae*. D'ailleurs, dès la fin du 11^e siècle, l'usage se répandait de faire dire cet Amen à voix basse et par le célébrant, comme une réponse — entendue au sens d'un souhait — à la récitation par toute l'assemblée de la dernière demande *sed libera nos a malo*, attestée pour la première fois au 7^e siècle par le *Capitulare ecclesiastici ordinis*⁶.

2. L'embolisme.

C'est qu'en effet, dans la plupart des liturgies, cette dernière demande se trouve mise en relief et prolongée par un embolisme qui, en Orient, reprend ou développe les deux dernières demandes. Il en vient souvent à faire corps avec l'oraison dominicale au point que la doxologie ou l'Amen final se trouvent reportés à la fin de l'embolisme. Seule la liturgie byzantine ignore tout embolisme et comporte la seule doxologie. La liturgie arménienne se contente de reprendre textuellement les deux dernières demandes : « Seigneur des seigneurs, Dieu des dieux, Roi éternel, Créateur de tout créature, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, ne nous soumet pas à la tentation mais délivre-nous du Mal et sauve-nous des embûches... Parce qu'à toi appartiennent le règne, la puissance et la gloire, dans les siècles des siècles. Amen. » De même la liturgie syrienne-orientale : « Seigneur, Dieu puissant, Dieu plein de bonté, notre Père plein de miséricorde, nous te le demandons, suppliant l'abondance de ta miséricorde, ne permets pas, Seigneur, que nous succombions à la tentation mais délivre nous du Mal et de ses pouvoirs, car à toi appartiennent... »; ou, plus sobrement, la liturgie syrienne-occidentale des apôtres : « Ne nous laisse pas, Seigneur, livrés à la tentation, mais délivre-nous du mal et de tout ce qui en approche; car à toi appartiennent... »

D'autres liturgies ont des formulaires plus développés. Ainsi la liturgie égyptienne de saint Marc : « Oui, Seigneur, Seigneur, ne nous soumet pas à la tentation mais délivre-nous du Mal, car ta grande miséricorde sait que nous ne pouvons pas y échapper, en raison de notre grande faiblesse; mais donne avec la tentation le moyen d'en sortir et la force de la supporter (1 Cor 10, 13),

5. D. H. LIETZMANN, *Das Sacramentarium Gregorianum*, Munster, Ed. Aschendorff, 1958, I, n. 31, p. 4, note 10.

6. C. SILVA-TAROUCA, *Giovanni « archicantor » di S. Pietro a Roma e l' « Ordo Romanus » da lui composito*, Acad. Rom. di Archeol., Ser. III, Mem., vol. I, parte I, Rome, 1925, p. 199.

car tu nous as donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents et scorpions, et toute puissance de l'ennemi »; ou, dans la version copte dite de saint Cyrille : « Nous te le demandons, Dieu, Père tout-puissant, ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal; écarte de nous les activités diaboliques, réduis à néant toutes les machinations des hommes impies; protège-nous toujours par ta droite vivifiante, toi qui es notre secours et notre aide, par Jésus-Christ... » Plus explicite encore est l'anaphore ordinaire, dite de saint Basile : « Oui, nous t'en conjurons, Père saint et bon, toi qui aimes la bonté, ne nous soumet pas à la tentation; que le mal ne puisse régner sur nous. Délivre-nous des œuvres inutiles, détourne de nous le tentateur, qu'il ne puisse nous nuire. Refrène les mouvements qu'il cherche à exciter en nous, bannis loin de nous toutes les occasions qui mènent au péché, délivre-nous par ta sainte puissance. Par Jésus-Christ... » Enfin, la liturgie égyptienne de saint Grégoire de Nazianze ne reprend pas les demandes du Pater mais formule seulement une demande confiante, fondée, comme dans la liturgie de saint Marc, sur la promesse du Seigneur : « Oui, Seigneur, Seigneur, qui nous as donné pouvoir de fouler aux pieds serpents et scorpions, et toute puissance de l'ennemi, écrase et foule rapidement sous nos pieds les têtes de nos ennemis, dissipe toutes leurs machinations malfaisantes à notre égard, car tu es notre Roi à tous, Christ Dieu; à toi gloire et action de grâces, adoration quotidienne; nous te les offrons en même temps qu'à ton Père éternel et au Saint-Esprit. » Comme on le voit, cette formule associe à l'embolisme la doxologie, absente des autres liturgies; mais, à la différence de ce qui se passe habituellement, elle se trouve transférée, comme l'anaphore de saint Grégoire tout entière, à la personne du Fils.

On pourrait glaner des formules non moins variées d'embolismes dans les anaphores syriennes et maronites. Citons quelques-unes de ces dernières, traduites par l'abbé M. Hayek. Et tout d'abord dans cette anaphore propre aux anciens missels maronites dite, d'après ses premiers mots, « *Charar* » (III^e Anaphore de saint Pierre) qui présente d'étranges ressemblances avec l'anaphore syro-orientale des Apôtres : « Ne nous soumet pas à la tentation, Seigneur Dieu, car la force de résister aux ruses du Trompeur nous fait défaut, mais sauve-nous et délivre-nous du mauvais et de ses puissances, de ses pièges et de ses embûches, et de tous ses complices, ses agents, ses semblables et sa suite, car à toi appartiennent la royauté, la puissance et la gloire dans le ciel et sur terre, ô espérance de l'Eglise et Sauveur de ses enfants, maintenant... » Une autre anaphore maronite, dont l'origine et l'ancienneté demeurent discutées, celle placée sous le patronage de saint Jean Ma-

ron, offre également des développements particuliers : « A nous tes serviteurs indignes, qui nous sommes approchés de ton saint autel, source des dons divins, fais part, Seigneur, de tes saints mystères; mêle-nous aux assemblées qui te glorifient; ne nous soumetts pas à la tentation mais délivre-nous du Mal, de sa puissance et de tous ceux qui agissent selon son vouloir, qui lui ressemblent ou qui suivent ses traces, car à toi appartiennent la royauté... »

En adaptant aux structures du rite maronite le canon romain, l'anaphore dite de l'Église romaine en abrège l'embolisme : « Délivre-nous, Seigneur Dieu, de tous les maux passés, présents et futurs, par l'intercession de ta Mère et de tes saints; et nous te rendons gloire et grâces, ainsi qu'à ton Père béni et à ton Esprit-Saint, maintenant... » Parfois la liturgie maronite développe et glose les formulaires de la tradition syrienne; ainsi pour l'anaphore des Apôtres : « Oui, ne nous délaisse pas, Seigneur clément, de peur que nous ne soyons en proie à des tentations, mais délivre-nous du Mauvais rebelle, de ses voies tortueuses et contournées, car à toi est la royauté, et à ton Fils unique... » De plus; souvent elle reste fidèle au formulaire syrien; ainsi pour l'anaphore de saint Jacques : « Oui, Seigneur, ne nous soumetts pas à la tentation que nous ne pourrions pas supporter, mais qu'avec la tentation une issue nous soit donnée, afin que nous puissions la supporter (et délivre-nous du Mal) par le Christ notre Seigneur (par qui et) avec qui te conviennent la gloire, l'honneur et la puissance... » Dans la version grecque de cette anaphore, l'embolisme est assez différent : « Ne nous soumetts pas à la tentation, Seigneur, Seigneur des puissances, toi qui connais notre faiblesse, mais délivre-nous du Mal et de ses œuvres, et de toutes ses menaces et menées, par ton saint Nom qui est invoqué sur notre humilité, car à toi appartiennent la royauté... » L'anaphore syrienne de saint Jean demande : « Délivre, Seigneur, les âmes de tes serviteurs de toutes tentations oppressantes, de tous les maléfices du Mauvais rebelle et des hommes méchants et tyranniques, car tu as pouvoir sur toutes choses et nous te rendons gloire, ainsi qu'à ton Fils unique... »; l'anaphore syro-maronite de saint Marc : « Délivre-nous, Seigneur, de toute tentation d'âme et de corps, humilie et confonds le Démon, notre ennemi, et accorde-nous tes abondantes miséricordes, par le Christ Jésus, notre Seigneur, avec qui tu es béni et glorifié... » ; l'anaphore de saint Sixte : « Fais, Seigneur, que ce qui est pour nous dommage et perte tourne rapidement à notre avantage et à notre profit; et nous te rendons gloire et grâces, ainsi qu'à ton Fils unique... »

Nous avons largement cité ces textes en raison des informations qu'ils nous fournissent sur la manière dont les diverses traditions liturgiques ont interprété et glosé les dernières demandes du Pa-

ter, et surtout pour tout ce qu'ils nous disent sur la psychologie et la théologie de la tentation. On a remarqué que souvent ils unissent au Tentateur invisible les hommes qui se font ses suppôts, et aussi comment s'associent à un sens aigu de notre faiblesse, de notre impuissance à surmonter par nos seules forces la tentation, une confiance invincible dans le secours assuré que le Christ a promis aux siens.

On aura noté à l'occasion les variantes et les développements que peut comporter la doxologie de l'embolisme qui, dans les liturgies syriennes, reprend sur les lèvres du célébrant celle que toute l'assemblée a déjà prononcée à la fin du Pater. Les nuances qu'elle peut comporter ne nous paraissent pas tirer à conséquence, mais son existence même et la place qu'elle occupe, témoignent d'une attitude spirituelle trop peu familière aux chrétiens d'Occident, plus portés à faire appel à l'intercession du Christ qu'à acclamer la majesté divine dans l'honneur égal qui revient aux trois Personnes.

3. *L'introduction.*

Si l'embolisme du Pater souligne l'importance presque universellement attachée aux dernières demandes de l'oraison dominicale, il peut aussi aider à comprendre le sens préférentiel que lui donne la liturgie, et non seulement dans la célébration eucharistique mais — comme le montre la remarque de la règle bénédictine à propos de sa récitation à laudes et vêpres —, à l'intérieur même de l'office. C'est avant tout la prière fraternelle des disciples, une prière de réconciliation entre frères qui ont pu se laisser entraîner par la tentation et céder aux formes diverses du Mal qui divise et ruine la charité. C'est dans une tout autre ligne que nous conduirait sans doute l'étude de la place occupée par le Pater dans la catéchèse baptismale; il apparaît alors comme un miroir de l'existence chrétienne, et c'est ainsi que l'interprètent la plupart des commentaires patristiques.

Mais, dans la liturgie eucharistique, les formules qui l'introduisent en soulignent d'autres richesses. Elles mettent souvent l'accent sur la confiance filiale avec laquelle il nous est donné de nous adresser à Celui en qui le Christ nous a montré, par son enseignement et sa conduite, que nous devons reconnaître notre Père. Il n'en reste pas moins, comme le remarquent de nombreux textes, qu'il y a là une audace qui n'est permise que dans la foi au Christ. Y prétendre de nous-mêmes ce serait témérité. Ceux qui proposent aujourd'hui le Pater comme l'universelle prière de la famille humaine semblent avoir perdu de vue une exigence que la

liturgie s'est toujours employée à affiner, tant dans ses formulaires que dans la prescription, universellement tenue, de ne permettre la récitation à haute voix de la prière qu'au sein d'une communauté de baptisés et même, pendant longtemps, d'interdire qu'elle soit fixée par écrit. Parfois il est rappelé que la condition même de baptisé exige une attitude conforme aux paroles que l'on prononce. Ainsi dans la liturgie byzantine : « Rends-nous dignes, Seigneur, d'oser en toute confiance et sans crainte d'être blâmés, t'invoquer, Dieu, Père céleste... », ce que la version grecque de l'anaphore de saint Jacques explicite : « Rends-nous dignes, Maître, Seigneur ami des hommes, avec confiance, sans crainte de condamnation, d'un cœur pur, d'une âme illuminée, avec un front qui ne rougit pas, des lèvres sanctifiées, d'avoir l'audace de t'invoquer, toi qui es dans les cieux, Dieu, Père saint et de dire... » La version syriacque développe largement le thème de la majesté divine et relie plus étroitement le Pater à l'oblation eucharistique : « O Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Père des miséricordes et de toute consolation, toi qui es assis sur les Chérubins, glorifié par les Séraphins, toi devant qui se tiennent des milliers et des milliers d'archanges, des myriades de myriades d'anges, serviteurs sublimes et célestes, toi qui as daigné agréer comme un parfum suave ces offrandes, ces présents, ces fruits parfaits qui te sont offerts, afin de les sanctifier et de les parfaire par la grâce de ton Fils unique et de ton Esprit très saint, sanctifie donc, Seigneur, nos âmes et nos corps, afin que nous ayons l'audace de t'appeler, avec un cœur pur, une âme illuminée, un front qui ne rougit pas, Dieu céleste, Père tout-puissant et saint, et de te prier en disant : Notre Père... » Parfois l'accent est mis de préférence sur la confiance filiale que peuvent avoir les disciples du Christ; ainsi dans l'anaphore syrienne des Douze Apôtres : « A toi, Dieu vivant, Seigneur de bonté, nous nous confions, nous et notre prochain, dans l'espérance de la vie future que nous attendons dans le Christ. Nous te supplions et nous te demandons, Seigneur, de jeter un regard plein de miséricorde sur nous et sur ton peuple fidèle debout devant toi. Rends-nous dignes de t'invoquer et de te confesser avec une conscience pure, Père saint, de prier et de dire : Notre Père... » Plus explicitement encore, l'anaphore maronite *Charar* : « Avec la confiance (*pharrisia*) qui vient de toi, une science qui vient de toi, nous t'adressons, Seigneur, la prière pure, sainte, digne d'être agréée, que tu as apprise à tes disciples bienheureux, leur disant : Chaque fois que vous vous rassembleriez en mon Nom et que vous célébreriez entre vous ma mémoire et ce mystère, vous prierez, vous rendrez grâce et louange en disant ainsi : Notre Père... »

Plus souvent, selon son mouvement habituel bien conforme à

une attitude modelée par la piété monastique et à son sens profond de la misère humaine, la liturgie maronite s'attarde à détailler les exigences d'une rénovation du cœur, condition indispensable de la prière filiale. Ainsi dans l'anaphore de saint Pierre : « Nous te supplions, Dieu Père, consolateur et réconfort de notre faiblesse, de nous purifier des souillures du mal et du péché, de toutes les laideurs; agrée ces offrandes que nous te présentons pour nos péchés, afin que nous puissions d'un seul et même souffle crier vers toi et te prier, disant : Notre Père... » Ou, sous une forme encore beaucoup plus expressive, dans l'anaphore de saint Jean Maroun : « Pare nos âmes de ta vérité, Seigneur, sanctifie-nous de tes sanctifications; purifie notre extérieur et embellis notre intérieur; établis la concorde parmi nous, que ta paix habite dans nos cœurs et ta foi dans nos consciences; que notre langue publie ta vérité et que ta croix soit notre garde, un gage assuré pour ton Eglise; que nos langues proclament ta sainte prière, que nos lèvres publient notre reconnaissance glorieuse envers toi, et que, devenant ainsi des cithares nouvelles chantant des louanges sans souillures, nous ayons l'audace de t'appeler, le visage découvert, Père saint, et de prier en disant : Notre Père... » D'une manière générale d'ailleurs cette attitude est inculquée par une prière de forme liturgique que les Syriens appellent « universelle » (*catholicon*), les Maronites et les Syriens-Orientaux : « *Proclamation* ». Dans toutes les liturgies de type « antiochien », elle ouvre la préparation à la communion, et la récitation du Pater lui apparaît plus ou moins intimement liée.

Dans les liturgies égyptiennes, sous le nom de « prière de fraction », on rencontre des formules d'introduction au Pater souvent fort développées et variables non seulement selon les anaphores, mais selon les grandes fêtes de l'année ou même, semble-t-il au témoignage des manuscrits, laissées au libre choix du célébrant. Certaines d'entre elles évoquent l'économie entière du salut ou du moins l'Incarnation rédemptrice; d'autres — en particulier celle pour le Jeudi saint, qui insère le rappel de l'immolation d'Isaac⁷ — prennent figure de prédication. Mais toujours, de manière plus ou moins directe, elles débouchent sur la récitation du Pater, qui apparaît ainsi comme le fruit et l'expression condensée de tout le mystère du salut.



Ainsi, sous des formes extrêmement variées selon le génie des diverses liturgies et l'inspiration de ceux qui les ont formulées, la

7. Récemment éditée (en copte et en arabe) et traduite par G. VIAUD, dans *Studia Orientalia christiana Collectanea*, 9, Le Caire, 1964.

Prière du Seigneur apparaît comme l'expression parfaite de la prière filiale réservée à ceux qui, par la foi au Christ et par le baptême, ont été introduits dans la communion de la vie divine, que viendra sceller la participation au sacrement du Corps et du Sang du Christ. Qu'elles fassent de préférence appel à la foi et sollicitent l'adhésion de l'*Amen*, qu'elles prolongent l'imploration pour que nous ne soyons pas soumis à la tentation sans recevoir la force d'y résister, ou qu'elles s'achèvent dans la doxologie de la souveraineté divine, comme le demandait déjà la *Didachè* et comme le maintiennent les liturgies orientales, toutes les traditions s'accordent sur ce point. La Pater est la prière propre des fils et ceux-là seuls peuvent le prier qui ont été sacramentellement introduits dans l'adoption filiale.

I.-H. DALMAIS.